DIDON,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES EN VERS;

Représentée pour la premiere fois, le 21 Juin 1734, par les Comédiens François ordinaires du Roi.

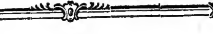
Par Mr. LEFRANC.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.



ACTEURS.

DIDON, Reine de Carthage.

ENÉE, Chef des Troyens.

IARBE, Roi de Numidie.

ELISE.

MADHERBAL, Miniſtre & Général des Carthaginois.

ACHATE, Capitaine Troyen.

ZAMA, Officier d'Iarbe.

BARCÉ, Femme de la ſuite de la Reine.

GARDES, par-tout avec Didon.

La Scene eſt à Carthage, dans le Palais de la Reine.



DIDON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Enfin, nous sommes seuls, amis, grace à tes soins,
Je pourrai maintenant parler sans témoins.

MADHERBAL.

Iarbe dans ses murs ! Iarbe dans Carthage !
Dieux ! quels sont les projets où votre ame s'engage ?
Votre abord en ses lieux peut vous être fatal !
Songez-vous bien, Seigneur...

IARBE.

Écoute, Madherbal.
J'ignore le destin que le Ciel me prépare ;
Mais il est temps enfin qu'Iarbe se déclare :
Tous mes Ambassadeurs, irrités & confus,
Trop souvent d ta Reine ont subi les refus ;
Voisin de ses Etats, foibles dans leur naissance,
Je croyois que Didon, redoutant ma vengeance,
Se résoudroit sans peine à l'hymen glorieux

D'un Monarque puiſſant, fils du maître des Dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime,
Et déguiſant encore mon dépit légitime,
Pour la derniere fois en proie à ſes hauteurs,
Je viens, ſous le faux nom de mes Ambaſſadeurs,
Au milieu de la Cour d'une Reine étrangere,
D'un refus obſtiné pénétrer le miſtere :
Que fais-je... n'écouter qu'un tranſport amoureux ;
Me découvrir moi-même, & déclarer mes feux.

MADHERBAL.

Vos feux ! que dites-vous ? Ciel ! quelle eſt ma ſurpriſe ?
Expliquez-vous, Seigneur, eh ! quoi ! votre ame épriſe...

IARBE.

Je pardonne ſans peine à ton étonnement,
Mais apprends aujourd'hui l'excès de mon tourment.
Jadis par mon Ayeul, exclus de la Couronne,
Avant que le deſtin me rappellât au Trône,
Tu ſais, comme dès-lors, ſans maître & ſans ſujets,
Attendant que le Ciel propice à mes ſouhaits,
Juſtifiât le ſang à qui je dois la vie,
Je quittai, malgré moi, les bords de Gétulie,
Et, cachant avec ſoin ma naiſſance & mon nom,
J'allai fixer mes pas à la Cour de Sidon.
A toi ſeul en ces lieux je me fis reconnoître,
Je te vis déteſter les crimes de ton Maître ;
Je crus que je pouvois me livrer à ta foi :
L'épouvante régnoit dans le Palais du Roi ;
On y pleuroit encore le trépas de Sichée.
Didon à ſon Epoux pour jamais attachée,
Couloit dans les ennuis ſes jours infortunés ;
Je la vis, ſes beaux yeux aux larmes condamnés,
Me ſoumirent ſans peine au pouvoir de leurs charmes ;
J'oſai former l'eſpoir de calmer ſes alarmes,
Contre Pigmalion je voudrois la ſervir ;
A Didon, en ſecret, j'allois me découvrir ;
Rien ne m'arrêtois plus, lorſque ſa prompte fuite
Rompit les vains projets de mon ame ſéduite.
Tu voulus pénétrer mes ſecrettes langueurs,
Cependant, accablé des plus vives douleurs,
Malgré ton amitié, malgré ma confiance,
J'allois cacher mes feux accrus dans le ſilence ;
J'abandonnai l'Aſie, & fus dans nos déſerts,
Enſevelir ma honte & le poids de mes fers :
Je parcourus long-temps la triſte Numidie,

Les sables enflammés de la vaste Libie,
Ces antres, ces forêts, & ses climats lointains,
L'horreur de la nature, & l'effroi des humains :
Où des plus noirs objets, le spectacle sauvage
D'un amant malheureux, redouble encore la rage ;
Ainsi, n'espérant plus qu'un sinistre avenir,
Occupé nuit & jour d'un fatal souvenir,
J'attendois qu'au milieu de mes tourments horribles,
La mort s'offrit à moi dans mes courses pénibles.
Enfin, après quatre ans, un heureux coup du sort,
De mon cruel ayeul vint m'apprendre la mort.
Dans mon cœur aussi-tôt la gloire se ranime,
J'entends qu'on me dispute un sceptre légitime ;
Qu'un Roi fier & barbare entre dans mes Etats,
A mes sujets troublés fait croire mon trépas,
Et leur ôtant le droit de se choisir un Maître,
Les armes à la main, déclare qu'il veut l'être.
J'y courus, mon aspect dissipa leur effroi,
Et le Tyran vaincu, fut soumis à ma loi.
Je l'avouerai : sensible au premier avantage,
Dont la victoire & Mars honoroient mon courage,
Tout plein de mon triomphe, & du plaisir flatteur
De posséder un sceptre acquis par la valeur,
Je crus que de mes sens, la gloire enfin maîtresse,
Sauroit bien étouffer un reste de foiblesse,
Et que les soins cuisants d'un malheureux amour,
Respecteroit le Trône & fuiroient de ma Cour.
Bientôt un bruit confus alarmant tous nos Princes,
Répand avec terreur au fond de leurs Provinces,
Que d'un Peuple étranger arrivé dans nos ports,
Les murs de jour en jour s'élevent sur ses bords.
J'apprends que de son frere, évitant la furie,
Didon veut s'emparer des côtes de Lybie.
Qu'un amour mal éteint se rallume aisément !
Déjà mon feu caché s'accroît à tout moment.
Rempli de cet amour, je me flatte, j'espere,
Qu'au milieu de l'Afrique, une Reine étrangere,
Ne rejettera point le secours & la main
D'un Prince, de ses murs, redoutable voisin.
Par mes Ambassadeurs j'offre cette alliance,
Projets mal concertés ! inutile espérance !
Ses refus colorés de frivoles raisons,
Deux fois m'ont accablé des plus sanglants affronts :
Je viens, peut-être épris d'une flamme trop vaine

Tenter moi-même encor cette superbe Reine ;
Tout prêt à se montrer, mes soldats, mes vaisseaux,
Couvriront autour d'elle, & la terre & les eaux.
L'amour conduit mes pas, la haine peut les suivre.
Dans ce doute mortel je ne saurois plus vivre.
Des refus de Didon j'ai trop long-temps gémi,
Aujourd'hui son amant, demain son ennemi.

MADHERBAL.

Non, je ne reviens point de ma surprise extrême,
Je frémis pour Didon, je tremble pour vous même;
Seigneur, n'attendez pas que je flatte vos feux;
Je crains que le succès ne trahisse vos vœux.

IARBE.

Que dis-tu, Madherbal, & d'où vient cette crainte?
Ne me déguise rien, parle-moi sans contrainte.

MADHERBAL.

Que ne suis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus!
Vous ne formeriez point des desirs superflus.
Depuis plus de trois ans, sorti de ma patrie,
J'ai quitté pour Didon, l'heureuse Phénicie;
Instruit qu'abandonnée aux plus traîtres revers,
Après avoir long-temps parcouru les deux mers,
Elle venoit aux bords où le destin l'exile,,
Contre un frere cruel mandier un asyle;
Je courus, je craignis pour ses jours menacés.
La Reine dans ses murs à peine encore tracés,
Reçut avec transport un serviteur fidele,
Et de sa confiance elle honora mon zele.
Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des Rois!
Un instant détermine, ou renverse leur choix.
Depuis que les Troyens, échappés du naufrage,
Ont cherchés leur asyle aux remparts de Carthage,
Didon qui les attire au milieu de sa Cour,
D'emplois & de bienfaits les comble chaque jour.
Eux seuls ont chez la Reine un accueil favorable:
Ce n'est pas que j'envie un crédit peu durable.
Je vois avec douleur ces Peuples étrangers
Attirer dans nos murs la guerre & les dangers.
On dit plus, on prétend qu'une éternelle chaîne,
Doit unir en secret Enée avec la Reine.

IARBE.

Que dis-tu? Quoi! la Reine... Ah! c'est trop m'outrager!

Je venois la fléchir, il faut donc me venger.
Les Tyriens eux-mêmes, indignés contre Enée,
Souffriront à regret ce honteux hymenée,
Toi même, verras-tu d'un œil indifférent,
Couronner dans ces murs le Chef d'un Peuple errant?
Ta chûte des Troyens feroit bientôt l'ouvrage:
Madherbal, c'eſt à toi de ſeconder ma rage.

MADHERBAL.

Moi, Seigneur, moi rebelle! Ah! j'en frêmis d'horreur!
Mais il faut excuſer l'amour & ſa fureur.
Fallut-il ſur moi ſeul attirer la tempête,
Et duſſai-je payer mes conſeils de ma tête,
Je parlerai, Seigneur, & peut-être ma voix
A-t-elle chez la Reine encore quelque poids.
Votre hymen eſt utile au bien de ſon empire;
Et je me trahirois en craignant de le dire;
Mais, ſi de Madherbal le zele parle en vain,
Si l'étranger l'emporte, & s'il l'épouſe enfin,
N'attendez rien, malgré votre douleur mortelle,
D'un Sujet, d'un Miniſtre à ſa Reine fidele.
Jamais flatteur, toujours prêt à leur obéir,
Je ſais parler aux Rois, mais non pas les trahir.
On ouvre: rappellez toute votre prudence,
Et forcez votre amour à garder le ſilence.

SCENE II.

DIDON, IARBE, ELISE, MADHERBAL,
BRACÉ. *Suite de la Reine.*

IARBE.

Reine, je ne veux point retracer à vos yeux;
De vos premiers refus, l'éclat injurieux;
Il eſt temps qu'un hymen utile à votre gloire;
D'un affront ſi cruel efface la mémoire.
Toujours plus affermi dans ſon premier deſſein;
Iarbe, par ma voix, vous offre encore la main;
Et ſi, ſans affecter une audace trop vaine,
Un Sujet peut vanter les attraits d'une Reine,
Du Roi qui me choiſit, heureux Ambaſſadeurs;
Je puis, en vous voyant, vous promettre ſon cœur.

Pour un hymen si beau, tout parle, tout vous presse;
De nos vastes Etats, souveraine Maîtresse,
En impuissants efforts, en murmures jaloux,
Laissez de votre frere éclater le courroux.
Jouissez à jamais de la gloire brillante
Qu'un Roi victorieux aujourd'hui vous présente:
Au nom d'Iarbe seul, les ennemis tramblants,
Redouteront vos murs encore chancelants
Lui seul peut désormais assurer votre Empire,
Terminez avec joie un hymen qu'il desire,
Et que toute l'Afrique, instruite de son choix,
Adore vos attraits & respecte vos Loix.

DIDON.

Lorsque du sort barbare, innocente victime,
J'ai fui loin de l'Asie un frere qui m'opprime,
Je ne m'attendois pas qu'un Monarque fameux,
Abaissât jusqu'à moi sa couronne & ses vœux.
Je dis plus; j'avouerai que cette préférence
Exigeoit, de mon cœur, plus de reconnoissance:
Mais tel est aujourd'hui l'effet de mon malheur;
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.
Qu'importe à votre Roi l'hymen d'une étrangere;
Faut-il que mes refus excitent sa colere!
Sauver mes jours proscrits, rendre heureux mes Sujets,
Entre les Rois voisins entretenir la paix,
C'est tout ce que j'espere, ou que j'ose prétendre:
Un jour mes successeurs pourront plus entreprendre.
C'en est assez pour moi, mais je ne regne pas,
Pour donner lâchement un Maître à mes Etats.

IARBE.

Vos Etats! Mais enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Madame, dans quels lieux fondez-vous un Empire?
Ce Roi qui vous recherche & que vous dédaignez,
Vous demande aujourd'hui de quel droit vous régnez:
Ces climats que l'on compte au rang de vos Provinces,
Toujours pour leurs vrais Rois, ont reconnu nos Princes.
Les Tyriens & vous, n'ont pu les occuper,
Sans les tenir d'Iarbe, ou sans les usurper.

DIDON.

Ce discours téméraire a de quoi me surprendre.
Didon à ses pareils n'a point de compte à rendre.
Iarbe est Souverain, je suis Reine aujourd'hui,
Et ne vois rien encor qui me soumete à lui.

Mais ce Roi que le temps ſaura forcer peut-être,
A craindre mon pouvoir, du moins à le connoître;
Quel droit, plus que Didon, a-t-il de commander?
Les Empires ſont dus à qui ſait les fonder.
Cependant quelle haine ou quelle méfiance
Armeroit contre moi votre injuſte vengeance;
Voyez-vous chaque jour mes ſoldats menaçants,
Aller avec fureur loin de mes murs naiſſants,
Troubler des Affriquains les demeures tranquilles,
Et répandre l'effroi dans le ſein de vos Villes?
Que dis-je? Ce rivage où le vent & les eaux,
D'accord avec les Dieux, ont pouſſé mes vaiſſeaux;
Ces bords inhabités, ces campagnes déſertes,
Que ſans nous la moiſſon n'auroit jamais couvertes:
Des rochers, des torrents & des monts eſcarpés,
Voilà donc ces Etats par Didon uſurpés.
Mais devrois-je à vos yeux, rabaiſſant ma couronne,
Juſtifier le rang que le deſtin me donne?
Les Rois, comme les Dieux, ſont au deſſus des Loix.
Je regne, il n'eſt plus temps d'examiner mes droits.

IARBE.

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je penſe.
Ainſi, d'un Roi vainqueur, vous bravez la puiſſance.
Déjà prêt à partir, la foudre eſt dans ſes mains,
Madame, toutefois malgré vos fiers dédains,
Forcé par ſon honneur, de punir une injure,
Qui de tous ſes Sujets excite le murmure;
S'il penſe à ſe venger, je connois bien ſon cœur,
Croyez que ſes regrets égalent ſa fureur.
Mais vous l'avez voulu. Votre injuſte réponſe
Ne permet plus...

DIDON.

J'entends, & vois ce qu'on m'annonce.
Je ſais combien les Rois doivent être irrités
D'une paix, d'un hymen trop ſouvent rejettés.
Un refus eſt pour eux le ſignal de la guerre.
Autour de mes remparts enſanglantez la terre:
Iarbe, je le vois, eſt tout prêt d'éclater;
Je l'attends ſans me plaindre & ſans le redouter.

IARBE.

Ah! je ne ſais que trop les raiſons... Mais, Madame,
Je devrois reſpecter les ſecrets de votre ame.
J'en ai trop dit, peut-être, excuſez un Sujet

Qu'entraîne, pour ſon Prince, un amour indiſcret. :
Je vous laiſſe. A vos yeux mon zele a dû paroître;
Et j'apprendrai bientôt vos refus à mon Maître.

SCENE III.

DIDON, ELISE, BARCÉ.

ÉLISE.

Vous le voyez; hélas! que n'en puis-je douter!
Iarbe contre vous eſt tout prêt d'éclater.
Dans un ſi grand danger, quelle eſt votre eſpérance?
Qu'attendez-vous?

DIDON.

Le Ciel prendra notre défenſe.
Ai-je donc mérité qu'un refus de ma main
Allume le courroux d'un Roi trop inhumain;
Ou qu'un frere cruel, armé contre ma vie,
Perſécute ſa ſœur juſques dans la Libie?
Et ne comptez-vous pas ces généreux Troyens;
Que le deſtin a mis au rang des Tyriens?
Ces Peuples échappés aux fureurs de Neptune,
Fixent dans nos climats leurs vœux & leur fortune:
Ils goutent dans ces murs le fruit de mes bienfaits,
Et la reconnoiſſance en a fait mes Sujets.
Enée, à ce nom ſeul, mon cœur rempli de joie,
Connoît le défenſeur que le Ciel nous envoie;
Ce Héros, à mes feux, doit tout juſqu'à ce jour,
Et je devrai bientôt mon Trône à ſon amour.

ELISE.

Je ne condamne point ces généreuſes flammes
Que la gloire elle-même allume dans nos ames:
Du Héros des Troyens les célebres exploits
Semblent de votre cœur juſtifier le choix:
Mais je crains les dangers que cet amour fait naître;
Iarbe, votre frere, & votre amant peut-être.

DIDON.

Oui, je ſais que l'amour eſt un frivole appui,
Qu'il faut n'eſpérer rien, & tout craindre de lui;
Et qui trahit ſouvent un cœur qui lui confie

Le ſoin de ſon honneur, ou celui de ſa vie;
Je le ſens comme vous; mais, malgré mes malheurs,
Malgré tous les efforts de mes perſécuteurs,
Je ne ſaurois rougir d'une ardeur qui m'eſt chere;..
Quel autre, plus qu'Enée, eſt digne de me plaire?
Ce guerrier, dès long-temps fameux par ſes travaux,
Joint au culte des Dieux la valeur des Héros.
Au milieu des tranſports dont mon ame eſt épriſe,
Je ne m'abuſe point; puis-je, ma chere Eliſe,
Douter que de Vénus il n'ait reçu le jour?
Je reconnois ſa mere à mon funeſte amour,
Hélas! de ce vainqueur ai-je pu me défendre;
Chaque inſtant que, livrée au plaiſir de l'entendre,
J'écoutois le récit de ce fameux revers,
Qui du nom des Troyens remplit tout l'Univers;
Malgré le nouveau trouble élevé dans mon ame,
Je prenois pour pitié les tranſports de ma flamme.
Quelle étoit mon erreur! & qu'il eſt dangereux
De trop plaindre un Héros aimable & malheureux!
Amour, que ſur nos cœurs ton pouvoir eſt extrême!
Même après le danger, on craint pour ce qu'on aime.
Je crois voir les combats que j'entends raconter;
Je frémis pour Enée, & je cours l'arrêter.
Tantôt ſous ces remparts que la Grece environne,
Je le vois affronter les fureurs de Bellone;
Je le ſuis, & des Grecs défiant le courroux,
Je prétends ſur moi ſeule attirer tous leurs coups.
Mais bientôt ſur ſes pas je vole épouvantée
Dans les murs ſaccagés de Troye enſanglantée;
Tout n'eſt à mes regards qu'un vaſte embraſement.
A travers mille feux je cherche mon amant.
Je tremble que du Ciel la faveur rallentie,
N'abandonne le ſoin d'une ſi belle vie.
Mes vœux, des immortels implorent le ſecours;
Toutefois au moment de voir trancher ſes jours.
Dans ce dernier combat où l'entraîne la gloire,
Je crains également ſa mort & ſa victoire:
Je crains que des Troyens relevant tout l'eſpoir,
Il ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir.
Ilion, à ton ſort mes yeux donnent des larmes,
Mais pardonne à l'amour qui cauſe mes alarmes;
De ta chûte aujourd'hui je rends grace aux Dieux,
Puiſque c'eſt à ce prix qu'Enée eſt en ces lieux.

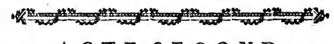
ELISE.

Le bonheur de ma Reine eſt tout ce qui me flatte ;
Mais puiſqu'il faut enfin que mon amour éclate,
Songez à prévenir le barbare couroux
D'un frere qui vous hait & d'un rival jaloux :
Allons, & raſſemblez tous ceux que leur prudence
Appelle chaque jour à votre confiance ;
Inſtruits de vos deſſeins....

DIDON.

Oui, je vais déclarer
Un hymen que mon cœur ne veux plus différer.
Quoi! du rang où je ſuis, déplorable victime,
Faut-il ſacrifier un amour légitime,
Et nourriſſant toujours d'ambitieux projets,
Immoler mon repos à de vains intérêts!
N'ajoutons rien aux ſoins de la grandeur ſuprême;
Trop de tourments divers ſuivent le diadême,
Et le deſtin des Rois eſt aſſez rigoureux,
Sans que l'amour le rende encore plus malheureux.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ENÉE, ACHATE.

ENÉE.

Tandis que de ſa Cour la Reine environnée,
Aux chefs des Tyriens apprend notre hyménée,
Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté
Les ſecrets ſentiments de mon cœur agité.
Après tant de malheurs & d'alarmes diverſes,
Je n'attends déformais que de longues traverſes,
Et je n'eſpere plus que le Ciel appaiſé,
Nous accorde un repos ſi long-temps refuſé.

En vain à mes desirs tout semble ici répondre ;
L'inflexible destin se plaît à me confondre.
Je ne sais quel remords me trouble nuit & jour.
Les jeux & les plaisirs regne dans cette Cour ;
Cependant son éclat m'importune & me gêne.
Je jouis à regret des bienfaits de la Reine ;
Par mille soins divers je me sens déchirer :
Que m'annonce ce trouble, & qu'en dois-je augurer ?
Quoi ! de ces lieux encore faudra-t-il que je parte ?
Ce peut-il que le Ciel, que Junon m'en écarte,
Que je sois sans asyle, & que les seuls Troyens
Perdent dans l'univers le droit des Citoyens ?

ACHATE.

Je ne reconnois point Enée à ce langage.
Qu'attendez-vous ? Fuyez les remparts de Carthage ;
C'est un arrêt des Dieux : n'en doutez pas, Seigneur,
Et leur voix aujourd'hui vous parlent au fond du cœur ;
Hâtez-vous de poursuivre une illustre conquête :
Eh ! quoi ! vous balancez ! quel charme vous arrête ?
Qu'est devenu ce cœur si grand, si généreux,
Que n'étonna jamais le sort le plus affreux ?

ENÉE.

Depuis que dans le sang du Peuple de Bergame
Ménélas a puni les crimes de sa femme,
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphants,
Les cendres d'Ilion sont le jouet des vents ;
J'ai conduit, j'ai traîné, de rivage en rivage,
Le reste des Troyens échappés du carnage.
Nous avons cru cent fois arriver en ces lieux,
Que nous avoient promis les Ministres des Dieux ;
Mais tu sais comme alors d'invincibles obstacles
Démentoient à nos yeux le Prêtre & les Oracles :
Ici, l'onde en fureur nous éloignoit du bord ;
Là, par un vent plus doux conduit jusques au port,
J'ai vu des Nations ensemble conjurées,
Les armes à la main, nous fermer les contrées :
Plus loin, quand mes Soldats, accablés de travaux,
Se crurent parvenus à la fin de leurs maux,
Qu'ils vivoient sans alarme & traçoient avec joie
Les Temples & les murs d'une seconde Troye :
Je vis les Dieux armés de foudres & d'éclairs,
Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,
Et la contagion, pire que le tonnerre,
Couvrir d'un souffle impur la face de la terre.

Il fallut s'éloigner de ces bords infectés.
Ain i dans l'univers, proscrits, persécutés;
Victimes des rigueurs d'une injuste Déesse,
Enée & les Troyens trouvent par-tout la Grece.
Touchés de nos malheurs, un seul peuple aujourd'hui
Nous reçoit dans ses murs, nous offre son appui.
De l'asyle & des biens qu'ils devoient à la Reine,
Crois-tu que mes soldats qui jouissent à peine,
S'il faut abandonner ces fortunés climats,
Et braver sur les flots les horreurs du trépas,
Reconnoissent ma voix & quittent sans murmure
Le repos précieux que Didon leur assure,
Pour aller sur mes pas, en ces sauvages lieux,
Importuner encore les Oracles des Dieux?

ACHATE.

Obéir à son Roi n'est pas un sacrifice.
Seigneur, à vos Soldats rendez plus de justice;
Le malheur, votre exemple, en ont fait des Héros:
Présentez-leur la gloire, ils fuiront le repos.
Mais, vous même, s'il faut vous parler sans contrainte,
Le refus des Troyens n'est pas la seule crainte
Qui retient en ces lieux vos desirs & vos pas:
Un soin plus séduisant...

ENÉE.

Je ne m'en défends pas;
Je brûle pour Didon; sa vertu magnanime
N'a que trop mérité mes feux & mon estime.
Je ne sais si mon cœur se flatte en mon amour,
Mais peut-être le Ciel m'appelloit à sa Cour.
Son malheur est le mien, ma fortune est la sienne:
Elle fuit sa patrie, & j'ai quitté la mienne.
Le fier Pigmalion poursuit les Tyriens;
Les Grecs de toutes parts accablent les Troyens;
L'un à l'autre connus par d'affreuses miseres,
Le destin nous rassemble aux terres étrangeres,
Et peut-on envier à deux cœurs malheureux,
Le funeste intérêt qui les unit tous deux?
Que dis-je? Sans Didon, sans ses soins favorables,
D'Ilion fugitif les restes déplorables,
Inconnus dans ces lieux, sans vaisseaux, sans secours,
Sur un rivage arride auroient fini leurs jours.
As-tu donc oublié comme, après le naufrage,
Nous crûmes, sur ces bords, tomber dans l'esclavage?
Les Tyriens en foule accompagnoient nos pas,

Et déjà contre nous ils murmuroient tous bas.
Sur un Trône brillant leur jeune Souveraine
Rendit d'abord le calme à mon ame incertaine ;
Ses regards, ses discours, garants de sa bonté,
Cet air majestueux, cette douce fierté,
Ces charmes dont l'éclat, digne ornement du Trône,
Sur le front d'une Reine embellit la Couronne,
Les hommages flatteurs d'une superbe Cour,
Tout m'inspiroit déjà le respect & l'amour.
Avec quelle douceur écoutant ma priere,
Dans le noble appareil d'une pompe guerriere,
Cette Reine sensible au récit de mes maux,
Promit de terminer le cours de mes travaux.
Les effets, chaque jour, ont suivi sa promesse ;
Achate, je dois tout aux soins de sa tendresse,
Et puis-je refuser mon cœur à ses attraits,
Quand ma reconnoissance est due à ses bienfaits.

ACHATE.

Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême ;
Il se fait un plaisir de s'abuser lui-même ;
Et le vôtre, Seigneur, qui cherche à s'éblouir,
Court après le danger, quand il devroit le fuir.
Dejà tout occupé de sa grandeur future,
D'un trop honteux repos votre peuple murmure ;
Il croit que chaque instant retarde ses destins.
Si la gloire une fois...

ENÉE.

Et c'est ce que je crains.
Je ne trahirai point cette gloire inhumaine,
Mais mon cœur fait aussi ce qu'il doit à la Reine ;
Je la vois. Laisse-nous. Trop heureux en ce jour,
Si je puis accorder & l'honneur & l'amour.

SCENE II.

DIDON, ENÉE, ELISE, GARDES.

DIDON.

SEIGNEUR, il étoit temps que ma bouche elle-même
Aux peuples de Carthage apprît que je vous aime,
Et qu'un nœud solemnel, gage de notre foi,

Devoit, aux yeux de tous, vous engager à moi.
A cet heureux hymen je vois que tout conſpire ;
Le ſalut des Troyens, l'éclat de mon Empire.
Ce n'eſt pas l'amour ſeul dont le tendre lien
Doit unir à jamais votre ſort & le mien ;
Un intérêt commun aujourd'hui nous engage.
Je termine vos maux, vous défendez Carthage.
Et malgré tant de Rois contre nous irrités,
Vaus ſaurez affermir le Trône où vous montez.
Cher Prince ! qu'il eſt doux pour mon cœur, pour le vôtre,
Que notre ſort dépende & de l'un & de l'autre,
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,
Finiſſe nos malheurs en couronnant nos feux !

ENÉE.

Ah ! c'eſt de tous les biens le plus cher à mon ame ;
Quel comble à vos bienfaits ! quel bonheur pour ma flamme !
Quoi ! je ſerois à vous ? Eſpoir trop enchanteur,
Ne feras-tu pour moi qu'une flatteuſe erreur ?
Princeſſe diſpoſez de mon ſort, de ma vie,
Vous plaire & vous aimer, c'eſt mon unique envie :
Puiſſions-nous éviter les maux que je prévoi...
Puiſſent tous les Troyens penſer comme leur Roi !

DIDON.

Que dites-vous, Seigneur ? Quelle alarme nouvelle. . ?

ENÉE.

S'il faut périr pour vous, je réponds de leur zele ;
Mais je vous aime trop pour rien diſſimuler.
Ma Princeſſe...

DIDON.

Achevez. Vous me faites trembler.

ENÉE.

Vous voyez ſur ces bords le déplorable reſte
D'un peuple ſi long-temps à ſes vainqueurs funeſte.
Cependant accablé du malheur qui le ſuit,
Malgré l'état cruel où le ſort l'a réduit,
Malgré tant d'ennemis obſtinés à ſa perte,
Et la mort chaque jour à ſes regards offerte ;
Ce reſte fugitif, ce peuple infortuné,
A ſoumettre les Rois croit être deſtiné.
Les Troyens ſur mes pas veulent ſe rendre maîtres

Des climats où jadis ont régné leurs ancêtres.
L'Ausonie est ce lieu si cher à leurs desirs.
Leurs chefs osent déjà condamner mes soupirs.
Je tremble que du Ciel les sacrés interprêtes
Ne joignent leurs suffrages à leurs rumeurs secrettes,
Et qu'un zele indiscret, échauffant les esprits,
Ne porte jusqu'à moi la révolte & les cris.
Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire :
Il soumet aisément le crédule vulgaire.
Courageux sans honneur, scrupuleux sans vertu,
Souvent dans les transports dont il est combattu,
Le soldat entraîné sur la foi d'un oracle,
Du respect pour les Rois brise le vain obstacle ;
Cede, sans la connoître, à la réligion,
Et se fait un devoir de la rébellion.
Ah! Si le même jour ou mon ame contente,
Se promet un bonheur qui passoit mon attente,
Si dans le moment même où vous me l'annoncez,
Une gloire barbare... Hélas! vous frémissez!

DIDON.

Qu'ai-je entendu, cruel! Quel funeste langage!
Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage.
Quoi! cet hymen si doux, si cher à nos souhaits,
Seroit donc traversé par vos propres sujets!
Je voulois les combler & de biens & de gloire :
Ils veulent donc ma mort?

ENÉE.

Non, je ne puis le croire.
Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, Madame, & vous triompherez.
Mon cœur qui s'attendrit souffre à regret l'idée
Du trouble dont votre ame est déjà possédée.
Je vous quitte, il est temps d'instruire les Troyens
Du nœud qui les unit aux soldats Tyriens ;
Mais dût le Ciel lui-même, inspirant ses Ministres,
Ne m'annoncer ici que des ordres sinistres,
Ni les Dieux offensés, ni le destin jaloux,
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous.



SCENE III.

DIDON, ELISE, BARCÉ, GARDES.

DIDON.

Elise, que deviens-je, & quel trouble m'agite!
Quel ſoupçon ſe préſente à mon ame interdite!
De quel malheur fatal vient-il me menacer!
Enée! O Ciel... Mais non, je ne puis le penſer:
Il m'aime; il ne veut point trahir une Princeſſe
Qui, par mille bienfaits, lui prouve ſa tendreſſe.
Mais lorſque notre hymen doit faire ſon bonheur,
Quel noir préſentiment fait naître ſa terreur!
Eſt-ce toi, Peuple ingrat? Eſt-ce vous chere Enée;
Qui trompez ſans pitié mon ame infortunée?
Qui dois-je ſoupçonner? Quels maux dois-je prévoir?
Conſpirez-vous enſemble à trahir mon eſpoir?
Tendre ou perfide amant.. Fatale incertitude!

ELISE.

Soupçonner un Héros de tant d'ingratitude,
Quand vos bienfaits ſur lui verſés avec éclat..;

DIDON.

En amour un Héros n'eſt ſouvent qu'un ingrat.
Hélas! après l'eſpoir dont je m'étois flattée,
Dans quel gouffre de maux ſuis-je précipitée!
Je m'attends déſormais aux plus funeſtes coups;
J'ignore mes malheurs, & doit les craindre tous.

ELISE.

Suſpendez les douleurs dont votre ame eſt atteinte;
Je ne condamne point des mouvements de crainte.
Du Prince qui vous aime, attendez le retour,
Je le connois trop bien, croyez que ſon amour...

DIDON.

Non, il faut qu'avec lui mon ame s'éclairciſſe;
Chaque inſtant différé redouble mon ſupplice.
Mais que nous veut Barcé?

SCENE IV.

DIDON, ELISE, BARCE, GARDES.

BARCÉ.

Prêt à quitter ces lieux,
L'Ambassadeur demande à paroître à vos yeux,
Madame; il suit mes pas, & vient pour vous instruire
D'un secret important au bien de cet Empire

DIDON.

Quoi! dans le moment même où mon cœur désolé
Cherche à vaincre l'ennui dont il est accablé:
Quand je sens augmenter la douleur qui me presse,
Faut-il qu'à mes regards un étranger paroisse!
Il lira dans mes yeux mon triste désespoir,
Et peut-être mes pleurs... N'importe, il faut le voir.
Que vous êtes cruels, soins attachés au Trône,
Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il me donne!
Par la contrainte affreuse où je suis malgré moi,
Elise, tu connois quel est le sort d'un Roi:
Ce faste dont l'éclat l'environne sans cesse,
N'est qu'un dehors pompeux qui cache sa foiblesse;
Sous la pourpre & le dais, maître plein de hauteur,
Et de ses passions esclave au fond du cœur.
Qu'il entre, j'y consens; & vous, qu'on se retire.
Que vient-il m'annoncer? Que pourrois-je lui dire?

Barcé sort & rentre.

SCENE V.

DIDON, IARBE, BARCÉ, GARDES.

IARBE.

Iarbe aux Phrygiens est donc sacrifié,
Madame, votre hymen est déjà publié.
C'est peu que d'un refus l'ineffaçable outrage,
D'un Monarque puissant irrite le courage;
Un Guerrier qui jamais ne l'auroit espéré,

A l'amour d'un grand Roi se verra préféré.
Du moins, si votre cœur, sans desir & sans crainte,
Pour toujours, de l'hymen avoit fuit la contrainte;
Mais de ce double affront l'éclat injurieux
N'armera pas en vain un Prince furieux.
Achevez toutefois un fatal hymenée.
Bravez toute l'Afrique, & couronnez Énée;
Il sera votre époux, il défendra vos droits;
Et bientôt, défiant le courroux de nos Rois,
Suivi de ses Troyens...

DIDON.

Je m'abuse peut-être.
Vous pouvez cependant rejoindre votre Maître.
C'est à lui de choisir ou la guerre ou la paix.
J'aime, j'épouse Énée, & mes Soldats sont prêts.

IARBE.

Oui, Madame, il choisit; & vous verrez sans doute
Éclater des fureurs que pour vous je redoute.
Vous épousez Énée, & votre bouche, ô Ciel!
Me fait avec plaisir un aveu si cruel!
Ne tardons plus. Suivons le courroux qui m'entraîne.

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la Reine?

IARBE.

A ma témérité reconnoissez un Roi.

DIDON.

Quoi! se peut-il qu'Iarbe.....

IARBE.

Oui, cruelle, c'est moi.
Dès mes plus jeunes ans, par le destin contraire,
Conduit dans les climats où regne votre frere,
Je vous vis. Vos malheurs firent taire mes feux.
Un autre parleroit des tourments rigoureux
Qui remplirent depuis une vie odieuse,
Qui ne sauroit sans vous être jamais heureuse.
Je ne viens point ici de moi-même enivré,
Vous faire de ma flamme un aveu préparé.
Peu fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage,
Que pour surprendre un cœur l'amour met en usage.
Je laisse à mes rivaux les soupirs, les langueurs,
Du luxe asiatique, hommages séducteurs;
Vains & laches transports dont la vertu murmure,

Qu'enfante la molleſſe, & que fuit le parjure.
Je vous offre ma main, mon Trône, mes Soldats.
Dites un mot, Madame, & je vole aux combats.
Je dompterai, s'il faut, l'Afrique & votre frere.
Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire
Oſera diſputer à mon amour jaloux
Le bonheur de vous plaire, & de vaincre pour vous.

DIDON.

Seigneur! de votre amour juſtement étonnée,
A de nouveaux revers, je me vois condamnée:
Car enfin, quel que ſoit le tranſport de vos feux,
Mon cœur n'eſt plus à moi, pour écouter vos vœux.
Mais quoi! je connois trop cette vertu ſévere,
Dont votre auguſte front porte le caractere.
Un Héros tel que vous, fameux dans ſes exploits,
Dont l'Afrique redoute & reſpecte les loix,
Maître de tant d'Etats, doit l'être de ſon ame.
Voudroit-il, n'écoutant que ſa jalouſe flamme,
D'un amant ordinaire imiter les fureurs?
Non; ce n'eſt pas aux Rois d'être tyrans des cœurs.
Montrez-vous fils du Dieu que l'Olimpe révere.
J'admire vos exploits; votre amitié m'eſt chere;
C'eſt à vous de ſavoir ſi je puis l'obtenir.
Ou ſi, de mes refus, vous voulez me punir,
Si dans les mouvements du feu qui vous anime,
Vous voulez ſeconder le deſtin qui m'opprime,
Hâtez-vous, ſignalez votre jaloux tranſport:
Accablez une Reine, en butte aux coups du ſort,
Qui, prête à voir ſur elle éclater le tonnerre,
Peut ſuccomber enfin ſous une injuſte guerre;
Mais que le ſort cruel n'abaiſſera jamais
A contraindre ſon cœur pour acheter la paix.

Elle ſort.

IARBE, *ſeul.*

Dieux! Quel trouble eſt le mien! Le feu qui me dévore
Malgré ſes fiers dédains, peut-il durer encore?
Où courrez-vous Zama?...



SCENE VI.

IARBE, ZAMA.

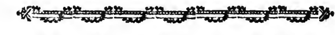
ZAMA.

Seigneur, songez à vous:
On soupçonne qu'Iarbe est caché parmi nous:
Un bruit sourd & confus....

IARBE.

Il n'est plus temps de feindre;
Iarbe est découvert, mais tu n'as rien à craindre.
Je n'ai pu déguiser mes jalouses fureurs.
La rage & le dépit me font verser des pleurs!
Et toi, qui dois rougir du feu qui me surmonte,
Toi qui devrois venger ma douleur & ma honte,
Maître de l'Univers, les dédains, les mépris,
Suis-je né de toi, sont-ils faits pour ton fils!

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Non, tu combats en vain l'amour qui me possede.
Une prompte vengeance en est le seul remede.
J'estime tes conseils, j'admire ta vertu.
Sous le joug, malgré moi, je me sens abattu.
Je vois ce que mon rang me prescrit & m'ordonne;
Un excès de foiblesse est indigne du Trône.
Je sais qu'un Souverain, qu'un Guerrier tel que moi
N'est point fait pour céder à la commune Loi;
Qu'il faut, loin de gémir dans un lâche esclavage,

Que ſur ſes paſſions il regne avec courage ;
Et qu'un grand cœur enfin devroit toujours ſonger
A vaincre ſon amour plutôt qu'à le venger.
Sans doute, & de mes feux je dois rougir peut-être.
Mais la raiſon nous parle, & l'amour eſt le maître.
Que fais-je! La fureur ne peut-elle à ſon tour,
Dans un cœur outragé, ſuccéder à l'amour ?
Ou ſi je veux en vain ſurmonter ſa puiſſance,
Du moins l'heureux ſuccès d'une juſte vengeance
Adoucira les ſoins qui troublent mon repos :
Et c'eſt toujours un bien que de venger ſes maux.

MADHERBAL.

Je vous plains, d'autant plus que votre cœur lui-même,
Seigneur, paroît gémir de ſa foibleſſe extrême.
Ah! ſi votre ame en vain tâche de ſe guérir,
Si vos propres malheurs ne ſervent qu'à l'aigrir,
Briſez avec fierté des rigoureuſes chaînes ;
Mais n'intéreſſez point votre gloire à vos peines.
Les refus de la Reine offenſent votre honneur!
Ils arment vos ſujets! Non, je ne puis, Seigneur,
Dans des pareils tranſports, vous flatter, ni vous croire:
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire ?
Et le refus d'un cœur eſt-il donc un affront
Qui doive d'un héros faire rougir le front ?
Songez....

IARBE.

J'aime la Reine; un autre me l'enleve!
Ah! s'il faut malgré moi que leur hymen s'acheve,
Je ne ſouffrirai pas qu'heureux impunément,
Ils inſultent enſemble à mon égarement.
A quoi me réduis-tu, trop cruelle Princeſſe!
Tu ſais comme mon cœur, tout plein de ſa tendreſſe,
Venoit avec tranſport offrir à tes appas,
Un ſecours néceſſaire à tes foibles Etats.
J'ai voulu contre tous défendre ton Empire,
Et tu veux me forcer, ingrate, à le détruire.

MADHERBAL.

Eh bien! ſuivez, Seigneur, ce courroux éclatant,
Et d'un combat affreux précipitez l'inſtant.
Appellez vos Soldats du fond de vos Provinces,
Armez contre Didon les Sujets & les Princes.
C'eſt aux Dieux maintenant d'être notre ſoutien :
Je vois, ſans en frémir, ſon danger & le mien ;
Avec la même ardeur, avec le même zele

Que j'ai parlé pour vous, je périrai pour elle.
Et l'Univers, peut-être inſtruit de ſes douleurs,
Condamnera vos feux, & plaindra ſes malheurs.

IARBE.

Quoi! pour un étranger l'ingrate me dédaigne,
Madherbal, & tu veux que l'Univers la plaigne!
Mais d'un ſoin ſi gênant devrois-je me troubler?
Roi d'un Peuple cruel, je veux lui reſſembler.
Ce n'eſt point au milieu de l'affreuſe Lybie,
Qu'à de vains préjugés une ame eſt aſſervie:
Non, non, d'une Maîtreſſe adorer les rigueurs,
Ménager ſon caprice, & reſpecter ſes pleurs,
C'eſt le frivole excès d'une pitié timide,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Numide.
Je laiſſe à des amants par le luxe amolis,
L'honneur humiliant de ſouffrir des mépris.
L'amour dans nos forêts ne verſe point de larmes:
Qu'il porte en d'autres lieux ces honteuſes alarmes.
Mon cœur juſqu'à ce jour s'eſt contraint à regret.
Si c'eſt une vertu de gémir en ſecret,
D'épargner une ingrate & l'amant qui l'engage,
Un Prince, un Africain né ſous un Ciel ſauvage,
Aux ſeuls travaux de Mars dès l'enfance formé,
A de telles vertus n'eſt point accoutumé;
Et dans ces paſſions, conduit par la nature,
Il y cherche ſa gloire, & non pas une injure.
J'en atteſte le Dieu dont j'ai reçu le jour.
Ces ſuperbes remparts, témoins de mon amour;
Ces lieux où, dévoré d'une flamme trop vaine,
Je viens d'offrir des vœux rejettés par ta Reine,
Ne me reverront plus que la flamme à la main,
Juſques dans ce Palais me frayer un chemin.
Où mon ſang répandu dans l'horreur du carnage,
D'un fatal ennemi délivrera Carthage.
Que dis-je? Quel eſpoir peut vous être permis?
Vous n'avez contre moi qu'un amas de bannis:
Le ſang dont je ſuis né m'aſſure la victoire.
Prêts à ſe couronner d'une immortelle gloire;
Bientôt les Africains ſeront tous animés
De ces mêmes tranſports dans mon cœur allumés.
Vos Temples & vos murs ſeront réduits en poudre;
Et fils de Jupiter, j'y porterai la foudre.

MADHERBAL, *ſeul.*

Juſte Ciel qui m'entends! éloigne ſes horreurs.
Eliſe vient. Sait-elle encore tous nos malheurs?



SCENE II.

ELISE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Enfin voici le jour marqué par nos alarmes.
Madame, c'en est fait, Iarbe court aux armes;
Témoin de la fureur qui captive ses sens,
Je viens de recevoir ses adieux menaçants.
Le bruit dans nos remparts va bientôt s'en répandre.

ELISE.

A de pareils transports la Reine a dû s'attendre.
Je courois sur vos pas la chercher en ses lieux.
Je la vois: la douleur est peinte dans ses yeux.

SCENE III.

DIDON, ELISE, MADHERBAL, GARDES.

DIDON.

Ah! venez rassurer une Amante troublée.
Des Guerriers Phrygiens l'élite est assemblée;
Leurs Prêtres ont déjà fait dresser des Autels;
Ils entraînent Énée aux pieds des Immortels.
Elise, autour de lui je ne vois que des traîtres.

ELISE.

Eh quoi! soupçonnez-vous la vertu de leurs Prêtres?
Qui sait si par leurs soins les volontés du sort
Avec tous vos projets ne seront pas d'accord?
Que craignez-vous?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce:
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.
Je ne sais; mais mon cœur est pénétré d'effroi:
Peut-être ce moment est funeste pour moi.

MADHERBAL.

Permettez qu'au milieu de vos tristes alarmes,

Un serviteur fidele interrompe vos larmes.
Vous devez votre esprit, Madame, à d'autres soins.
L'amour a ses moments, l'Etat a ses besoins.
D'un Africain jaloux vous concevez la rage;
C'est à nous de songer à prévenir l'orage.
Bientôt sur ces remparts, tous nos Chefs assemblés;
Calmeront, par mes soins, nos citoyens troublés.
En vain contre Didon l'Afrique est conjurée;
Du peuple & du soldat ma Reine est adorée.
Tout peuple est redoutable, & tout soldat heureux;
Quand il aime ses Rois en combattant pour eux.

ELISE.

Oui, je ne doute point qu'au gré de votre envie;
Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie;
Mais quoi! vous oubliez qu'un téméraire amour
Ose vous menacer jusques dans votre Cour?
Je ne le cache point; instruit de cette injure,
Autour de ce Palais votre Peuple murmure;
Il demande vengeance, & se plaint hautement
Qu'Iarbe dans ses murs vous brave impunément;
Et si l'on en croyoit les discours de Carthage,
Par votre ordre, en ces lieux retenu pour ôtage..;

DIDON.

Le retenir ici! Qu'ose-t-on proposer!
De son funeste amour est-ce à moi d'abuser?
Je sais que des flatteurs les coupables maximes
Du nom de politique honorent de tels crimes;
Je sais que trop séduits par de vaines raisons,
Mille fois mes pareils dans leurs lâches soupçons,
Ont violé le droit des Palais & des Temples.
La Cour, de plus d'un Prince, en offre des exemples;
Mais un traître jamais ne doit être imité.
Moi, qu'oubliant les loix de l'hospitalité,
D'un Roi, dans mon Palais, j'outrage la personne!
Est-ce aux Rois d'avilir l'éclat de la Couronne,
Nous qui devons donner au reste des humains
L'exemple du respect qu'on doit aux Souverains?
Oui, malgré les malheurs où son courroux nous jette;
Allez, & que ma garde assure sa retraite:
Que ce Prince, à l'abri de toute trahison,
Accable, s'il le peut, mais respecte Didon.

SCENE IV.

DIDON, ELISE.

DIDON.

Ah ! c'eſt trop retenir ma douleur & mes larmes ;
Mon Amant peut lui ſeul diſſiper mes alarmes.
Qu'il tarde à revenir ! Et vous, Peuples ingrats !
Loin de mes yeux encore retiendrez-vous ſes pas ?

ELISE.

Il vient.

DIDON.

A ſon aſpect ma crainte ſe redouble !
Tout eſt perdu pour moi, je le ſens à mon trouble.

SCENE V.

ENÉE, DIDON, ELISE.

ENÉE.

Dieux ! je ne croyois pas la rencontrer ici.

DIDON.

Approchons. Mon deſtin va donc être éclairci.
Vous me fuyez, Seigneur.

ENÉE.

Malheureuſe Princeſſe !
Je ne méritois pas toute votre tendreſſe.

DIDON.

Non ; je vous aimerai juſqu'au dernier ſoupir.
Mais que dois-je penſer ? Je vous entends gémir.
Vous détournez de moi votre vue égarée....
Ah ! de trop de ſoupçons mon ame eſt dévorée.
Seigneur !

ENÉE.

Au déſeſpoir je ſuis abandonné.
Mon cœur frémit encore de ce qu'il vient d'apprendre ;

Au Temple d'Apollon, le Ciel s'eſt fait entendre:
Il s'explique, Madame, & me réduit au choix
D'être ingrat envers vous, ou rebelle à ſa voix.
Une voix formidable, aux mortels inconnue,
A murmuré long-temps dans le ſein de la nue.
Le jour en a pâli, la terre en a tremblé:
L'Autel s'eſt entr'ouvert, & le Prêtre a parlé.
» Étouffe, m'a-t-il dit, une tendreſſe vaine;
» Il ne t'eſt pas permis de diſpoſer de toi:
» Fuis des murs de Carthage, abandonne la Reine,
» Le deſtin pour un autre a réſervé ta foi.
Tout le Peuple auſſi-tôt pouſſe des cris de joie.
Jugez du déſeſpoir où mon ame ſe noie.
J'ai voulu vainement combattre leurs projets;
On m'oppoſe du Ciel les abſolus décrets:
Les champs Auſoniens promis à notre audace,
Et l'Univers ſoumis aux Héros de ma race;
Dans un repos obſcur, Enée enſeveli,
Ses exploits oubliés, ſon honneur avili?
Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,
De vos propres Sujets le mépris & la haine.
Que vous dirai-je enfin? Accablé de douleur,
Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur...

DIDON.

Qu'avez-vous réſolu?

ENÉE.

Plaignez plutôt mon ame;
Tout parloit contre vous, tout condamnoit ma flamme,
Ma gloire, mes ſujets, nos Prêtres & mon fils...

DIDON.

N'achevez pas, cruel! vous avez tout promis.
Où ſuis-je! N'eſt-ce point un ſonge qui m'abuſe?
Eſt-ce vous que j'entends? Interdite, confuſe,
Je ſens ma foible voix dans ma bouche expirer.
Eſt-il bien vrai! Ce jour va donc nous ſeparer?
Qui me conſolera de mes douleurs profondes!
Mon cœur, mon triſte cœur vous ſuivra ſur les ondes.
Et d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'Univers, vous irez m'oublier,
M'oublier! Ah Seigneur! de quelle affreuſe idée
Mon ame, en vous perdant, ſe verra poſſédée!
Je ſens que j'en mourrai: mais hélas! eſt-il temps,
Cher Prince, de hâter ces douloureux inſtants?

Du moins à nos adieux, préparez ma constance,
Et songez qu'il y va d'une éternelle absence.
Ah Seigneur! sans frémir pouvez-vous y penser?
Malgré les coups affreux dont je me sens percer,
Malgré le désespoir où mon amour me livre,
Je veux qu'à ma douleur je puisse encore survivre:
Faudra-t-il mettre au rang de mes jours malheureux,
Le jour où je sentis naître mes premiers feux?
Que dis-je? Peu touché des soins de ma tendresse,
Est-ce à vous de punir l'excès de ma foiblesse?

ENÉE.

Ah! je suis mille fois plus à plaindre que vous.
C'est sur moi que le sort épuise tous ses coups.
Vous régnez en ces lieux: ce Trône est votre ouvrage.
Le Ciel n'a point proscrit le rempart de Carthage;
Il les voit s'élever, & ne vous force pas
D'aller de mers en mers chercher d'autres Etats.
Le soin de gouverner un Peuple qui vous aime,
L'éclat & les attraits de la grandeur suprême,
Effaceront bientôt une triste amitié,
Que nourrissoit pour moi votre seule pitié;
Et moi jusqu'au tombeau j'aimerai ma Princesse;
Mon cœur vers ses climats revolera sans cesse:
Climats trop fortunés, où l'on vit sous vos loix.
Hélas! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrai de vos mains un Sceptre, une Patrie.
Les Dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits.
Que n'ai-je point tenté, malgré leurs loix prescrites?
De mon respect pour eux j'ai franchi les limites.
Obéissez, en Reine, aux volontés du sort,
Rien ne peut des Troyens ralentir le transport;
Effrayés par l'Oracle, & pleins d'un nouveau zele,
Ils volent dès ce jour où le Ciel les appelle.
Moi-même vainement je voudrois arrêter,
Des sujets contre moi prompts à se révolter.
Je les verrois bientôt... Mais quel sombre nuage,
Madame, en ce moment trouble votre visage?
Vous ne m'écoutez plus, vous détournez les yeux!

DIDON.

Non, tu n'es point le sang des Héros ni des Dieux.
Au milieu des rochers tu reçus la naissance:
Un monstre des forêts éleva ton enfance,

Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une Amante & de trahir ses feux.
Dis moi, qui t'appellois aux bords de la Libie ?
T'ai-je arraché moi-même au sein de ta Patrie ?
Te fais-je abandonner un Empire assuré,
Toi qui, dans l'Univers proscrit, désespéré;
Rebut des flots, jouet d'un espoir inutile,
N'as trouvé qu'en ces lieux un favorable asyle !
Les Immortels jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur.
Ah ! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante;
Il faut d'autres raisons pour convaincre une Amante.
Tranquilles dans les Cieux, contents de nos Autels,
Les Dieux s'occupent-ils des amours des mortels ?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse;
Et si jusques à nous leur Majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une foible Amante ont abusé la foi.
Crains d'irriter encore leur puissance suprême,
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même;
Mais tu ne connois point leur austere équité.
Tes Dieux sont le parjure & l'infidélité.

ENÉE.

Hélas ! que vos transports ajoutent à ma peine !
Moi-même je succombe, & mon ame incertaine,
Ne sauroit soutenir l'état où je vous vois.

DIDON.

Adieu, cruel, pour la derniere fois;
Và, cours, vole au milieu des vents & des orages,
Préfere à mon Palais les lieux les plus sauvages :
Cherche, au prix de tes jours, ces dangereux climats
Où tu ne dois régner qu'après mille combats :
Hélas, mon cœur charmé t'offroit dans ces asyles,
Un Trône aussi brillant, & des biens plus tranquilles.
Cependant tes refus ne peuvent me guérir.
Mes pleurs & mes regrets qui n'ont pu t'attendrir,
Loin d'éteindre mes feux, les redoublent encore;
Je devrois te haïr, ingrat, & je t'adore.
Oui, tu peux, sans amour, t'éloigner de ces bords,
Mais ne crois pas du moins me quitter sans remords.
Ton cœur fût-il encore mille fois plus barbare,
Tu donnera des pleurs au jour qui nous sépare;
Et du haut de ces murs, témoins de mon trépas,
Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas.

ENÉE.

Ah, Madame! arrêtez...

DIDON.

Ah! laiſſe-moi, perfide!

ENÉE.

Non, vous ne ſuivrez point le tranſport qui vous guide.

DIDON.

Va, je n'attends de toi ni pitié, ni ſecours.
Tu veux m'abandonner; que t'importent mes jours?

ENÉE.

Eh bien! malgré les Dieux vous ferez obéie.
Elle fuit. Arrêtez. Prenons ſoins de ſa vie.

SCENE VI.

ENÉE, ACHATE.

ACHATE.

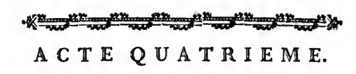
SEIGNEUR, les Phrygiens n'attendent que leur Roi:
Partons, le Ciel l'ordonne.

ENEE.

Achate, laiſſe-moi.
Quels que ſoient les tranſports où mon ame s'égare;
Le Ciel n'ordonne pas que je ſois un barbare.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ENÉE, ELISE.

ENÉE.

Elise, que la Reine étouffe ses alarmes;
Enée à ses beaux yeux a trop couté de larmes.
Je cours aux Phrygiens déclarer mes projets,
D'un départ trop fatal détruire les apprêts,
Et bientôt, ramené par l'amour le plus tendre,
J'irai, plein de transports, la revoir & l'entendre;
D'un hymen desiré presser les doux liens,
Et porter à ses pieds l'hommage des Troyens.

SCENE II.

ENÉE, ACHATE.

ACHATE.

Ah, Seigneur! rassurez mon ame inquiétée;
Contre l'affreux soupçon dont elle est agitée;
Mon zele sur vos pas m'a conduit vainement;
Le sort vous rend enfin à mon empressement.
Quoi qu'il en soit, Seigneur, partons, c'est trop attendre:
Que fais-je, la pitié peut encore vous surprendre:
Hâtons-nous. Nos vaisseaux couvrent déjà les mers;
Les cris des Matelots font retentir les airs;
L'onde blanchit d'écume, & s'il faut vous le dire,
Vos soldats pleins du feu que le Ciel vous inspire,
De leur Chef en secret accusent la lenteur.

ENÉE.

J'ai vu la Reine, Achate, & l'amour est vainqueur.

ACHATE

Que dites-vous? L'amour! Ah! je ne puis vous croire.
Non; l'amour n'eſt point fait pour étouffer la gloire,
Elle parle, elle ordonne, il lui faut obéir.
Ce n'eſt pas vous, Seigneur, qui devez la trahir.

ENÉE.

Je n'ai que trop prévu ta plainte & tes reproches:
Ton maître, en ce moment, redoutoit tes approches.
Mais que veux-tu? L'amour fait taire mes remords;
Et dans mon cœur trop foible il brave ſes efforts.
Cependant tu le ſais, & le Ciel qui m'écoute,
M'a vu ſur ſes décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon, lui venir déclarer
Qu'enfin ce triſte jour alloit nous ſéparer;
A ſes premiers tranſports demeurer inflexible,
Et paroître barbare autant qu'elle eſt ſenſible.
Je courois vers Didon, quand tes empreſſemens
Commençoient d'atteſter la foi de mes ſermens.
Que m'importoit alors une vaine promeſſe?
Je tremblois pour les jours de ma chere Princeſſe.
Quel ſpectacle, grands Dieux! Quelle horreur! Quel effroi!
Tout regrettoit la Reine, & n'accuſoit que moi.
Je ne puis, ſans frémir, en retracer l'image.
Son ame de ſes ſens avoit perdu l'uſage.
Son front pâle & défait, ſes yeux à peine ouverts,
Des ombres de la mort, ſembloient être couverts.
Cependant ſa douleur & ſes vives allarmes
Donnoient de nouveaux traits à l'éclat de ſes charmes;
Et juſques dans ſes yeux, mourans, noyés de pleurs,
Je liſois ſon amour, mon crime & ſes malheurs:
Mais bien-tôt ſes tranſports ſuccédant au ſilence,
Je n'ai pu de mes feux vaincre la violence.
Je n'en ſaurois rougir, & tout autre que moi,
D'un ſi cher aſcendant auroit ſubi la loi:
Lorſqu'une amante en pleurs deſcend à la priere;
C'eſt alors qu'elle exerce une puiſſance entiere:
Et l'amour qui gémit eſt plus impérieux
Que la gloire, le ſort, le devoir & les Dieux.

ACHATE.

Qu'entends-je? Eſt-il bien vrai! Quelle foibleſſe extrême!
Quoi! L'amour..... Non Seigneur, vous n'êtes plus vous-même.
Que diront les Troyens? Que dira l'Univers?

On attend vos exploits, & vous portez des fers?

ENÉE.

Eh! quoi? Prétendrois-tu que mon ame timide
N'eût dans ses actions qu'un vain Peuple pour guide?
Crois-moi, tant de Héros si souvent condamnés,
D'un œil bien différent seroient examinés,
Si chacun des Mortels connoissoit par lui-même
Le pénible embarras qui suit le diadême,
Ce combat éternel de nos propres desirs,
Et le joug de la gloire, & l'amour des plaisirs;
Ces goûts, ces sentimens unis pour nous séduire,
Dont il faut triompher, & qu'on ne peut détruire.
Dans l'esprit du vulgaire, un moment dangereux
Suffit pour décider d'un Prince malheureux.
Témoins de nos revers sans partager nos peines,
Tranquille spectateur des allarmes soudaines
Que le Sort envieux mêle avec nos exploits,
Le dernier des Humains prétend juger les Rois.
Et tu veux que, soumis à de pareils caprices,
Je doive au préjugé mes vertus ou mes vices?

ACHATE.

Eh bien! laissez le Peuple injuste, & plein d'erreurs,
Remplir tout l'Univers d'insolentes rumeurs.
Serez-vous moins soigneux de votre renommée;
Et votre ame aujourd'hui de ses feux consumée,
Veut-elle sans retour languir dans ses liens?

ENÉE.

Eh! n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens?
De la main de Didon je tiens une couronne,
Je possède son cœur, je partage son Trône.
Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas?

ACHATE.

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.
Non; dussiez-vous punir une ame trop fidele,
Je ne saurois, Seigneur, commander à mon zele;
Je le vois bien, Enée à jamais attaché
Aux liens de l'amour ne peut être arraché;
Mais il vous reste un fils, ce fils n'est plus à vous;
Il appartient aux Dieux de sa grandeur jaloux.
Par ma bouche aujourd'hui, les Peuples le demandent;
Promis à l'Univers les Nations l'attendent.
Confiez à nos soins ce dépôt précieux,
Pour nous, sacré garant de la faveur des Cieux,

Et n'avilissez point dans une paix profonde
Le sang qui doit former les Conquérans du monde.

ENÉE.

Arrête. C'en est trop. Mes esprits étonnés
Sous un joug inconnu semblent être enchaînés.
Quel feu pur & divin! Quel éclat de lumiere
Embrase en ce moment mon ame toute entiere!
Oui; je commence à rompre un charme dangereux.
A cette noble image, à ces traits généreux,
A ces mâles discours, dont la force me touche,
Je reconnois les Dieux qui parlent par ta bouche.
Eh bien! obéissons. Il ne faut plus songer
A ces nœuds si charmants qui m'alloient engager.
Viens, je te suis; & vous, à qui je sacrifie
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie,
Sage Divinité, dont les soins éternels
Président chaque jour au destin des Mortels,
Recevez un adieu que mon ame tremblante
Craint d'offrir elle-même aux transports d'une amante.
Ne l'abandonnez pas, daignez la consoler.
C'est à vous seuls, grands Dieux! que j'ai pu l'immoler.
Allons.

ACHATE.

Ah! C'est la Reine. O funeste présage!

ENÉE.

O Dieux! & vous voulez que je quitte Carthage!

SCENE III.

DIDON, ENÉE, ACHATE, ELISE.

DIDON, *dans le fond du Théâtre.*

Ciel! Achate avec lui! Mes malheurs sont certains.
A Elise.
Tu me trompois, Elise, & je vois ses desseins.
A Achate. Continuez, Achate, & marquez votre zele.
A Enée. Vous, Seigneur, écoutez un ami si fidele.
Je ne viens point ici, par de nouveaux soupirs,
Vous éloigner des lieux où tendent vos desirs:
Puissiez-vous voir bien-tôt ces rives fortunées,
Qu'à fleurir sous vos Loix le Ciel a destinées.

D'un amour malheureux j'ai pu sentir les coups ;
Mais pouvois je exiger qu'un Guerrier tel que vous,
Qu'un Héros tant de fois utile à la Phrygie,
Qui doit vaincre & régner au péril de sa vie ;
Loin de suivre la gloire, abaissât son grand cœur
Aux serviles devoirs d'une amoureuse ardeur ?
Didon, en vous aimant, fait se rendre justice.
Je ne mérite pas un si grand sacrifice.
Vos desseins par mes pleurs ne sont plus balancés.
Et le vain souvenir de vos sermens passés.....

ENÉE.

Quoi ! toujours ma tendresse est-elle soupçonnée ?

DIDON.

Vous voulez me quitter, vous le voulez, Enée,
Je le vois, je le sens, & je ne prétends plus
Tenter auprès de vous des efforts superflus.
Mais avant que ce jour à jamais nous sépare,
Connoissez les malheurs que le Ciel me prépare.
Témoins des feux constants dont mon cœur est épris ;
Mes Sujets pour Iarbe ont vu tous mes mépris ;
Ma Cour est pleine encore du bruit de ses menaces,
Et, dès ce moment même, il revient sur ses traces.
Etrangere en ces lieux, sans espoir de secours,
Je vois ce Roi jaloux armé contre mes jours.
Et vous, à qui Didon sacrifioit sans peine
D'un Amant redoutable & l'amour & la haine,
Vous que je préférois au sang de Jupiter,
Vous, dont le souvenir me sera toujours cher,
Pour prix de mon amour vous me laissez la guerre.
Un Peuple d'ennemis va courir cette terre ;
Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers :
Après cela, partez, mes Ports vous sont ouverts.

SCENE IV.

DIDON, ENÉE, MADHERBAL, ACHATE.

MADHERBAL.

Madame, de vaisseaux la mer paroît chargée,
Et sans doute Carthage est bien-tôt assiégée :
Le son de la trompette, & les cris du Soldat
Aux Tyriens troublés annoncent le combat.

Et déjà du fommet des campagnes prochaines
Mille Efcadrons épars defcendent dans nos plaines.
Iarbe eft à leur tête, & même fur les eaux,
Du fier Pigmalion j'ai connu les Drapeaux.

ENÉE.

Qu'entends-je! fur ces bords, c'eft moi qui les attire:
Reine, c'eft donc à moi de fauver votre Empire.
Je cours finir les maux que ma flamme à produits.

DIDON.

Quoi! vous-même? Ah, Seigneur, je ne fais où j'en fuis.
Non, dans le trouble affreux dont mon ame eft faifie.....

ENÉE.

Eh! quel autre que moi doit expofer fa vie?
Je pardonne à des Rois fur le Trône affermis,
La pompe qui les cache aux traits des Ennemis.
Mais moi que votre amour a fauvé du naufrage,
Moi qui trouble aujourd'hui le bonheur de Carthage,
Je défendrai vos jours, vos droits, vos Tyriens,
Dût périr avec moi jufqu'au nom des Troyens.
Suivez-moi, Madherbal. Adieu, chere Princeffe,
Qu'à nos malheurs communs l'Univers s'intéreffe,
Et courons l'un & l'autre affurer votre Etat.
Vous au pied des Autels, & moi dans le combat.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

DIDON, *feule.*

OU fuis-je! Quel réveil! Quelle allarme fodaine!
Dans l'ombre de la nuit, éperdue, incertaine,
J'adreffe avec effroi mes vœux aux Immortels;
La terreur m'accompagne au pied de leurs Autels.
J'y cherche envain la paix que leur préfence infpire.
Ciel! en ce moment même, on combat, on expire.
C'eft pour moi que la guerre enfanglante ces bords,

Arrêtez, inhumains! Suſpendez vos tranſports.
Faut-il que mon amour faſſe perdre la vie
A tant de malheureux qu'ici l'on ſacrifie!
Je ne demande point qu'on périſſe pour moi,
Hélas! Tout me remplit de douleur & d'effroi!
Soit que pour mes Sujets mon ame s'intéreſſe,
Soit que mon amant ſeul occupe ſa tendreſſe,
De ce combat affreux je ſens toute l'horreur,
Et chaque trait lancé vient me percer le cœur.

SCENE II.

DIDON, ELISE.

ELISE.

Eh! quoi! Toujours livrée au feu qui vous dévore;
Dans ces ſombres détours vous prévenez l'Aurore!
Quelle aveugle frayeur vous trouble & vous conduit?
Venez, Reine, fuyez le ſilence & la nuit;
Ils redoublent l'horreur d'une ame infortunée.

DIDON.

Non. C'en eſt fait. Voici ma derniere journée.
J'ai vécu, j'ai régné, mes deſtins ſont remplis;
Vous voulez vainement raſſurer mes eſprits:
D'un funeſte ſoupçon juſtement occupée,
Tantôt par un ingrat je me croyois trompée;
Je l'accuſois alors; mais qu'il faut peu d'inſtans
Pour donner à l'amour de nouveaux ſentimens!
Il n'éclate, ne plaint, n'accuſe, ou rend juſtice,
Qu'au gré des paſſions dont il ſuit le caprice.
Je ne vois plus Enée, ardent à me quitter,
Aux tranſports les plus doux feindre de réſiſter;
Je ne vois qu'un amant généreux & fidele,
Qu'un Héros que la gloire auprès de moi rappelle,
Qui préfere aujourd'hui mes intérêts aux ſiens,
Et qui riſque ſes jours pour aſſurer les miens.
C'eſt lui ſeul qu'il faut plaindre, & c'eſt moi qui l'accable.
Le Ciel ſans mon amour lui ſeroit favorable;
Au deſtin qui l'attend j'ai voulu l'arracher:
S'il périt, c'eſt à moi qu'il faut le reprocher.
Non; ne ſouffrons plus qu'une tête ſi chere,
De nos Tyrans communs éprouve la colere;

Sauvons-le, s'il eſt tems, d'une injuſte fureur;
Et ſoyons généreuſe aux dépens de mon cœur.
Quittez, quittez, Enée, un ſéjour trop funeſte...
Je vais donc renoncer au ſeul bien qui me reſte.
Raiſon, tendreſſe, gloire, ah! C'eſt trop m'agiter!
Impérieux penchant! Dois-je encore t'écouter?
A ton joug rigoureux devrois-je être aſſervie,
Au milieu des horreurs qui menacent ma vie,
Et je ſens toutefois que ces mêmes horreurs
Soutiennent mon amour contre tous mes malheurs.

ELISE.

Il faut tout eſpérer d'un cœur qui vous adore,
Et qui combat pour vous un rival qu'il abhorre.
Tout eſt paiſible encore, le calme de ces lieux
Semble nous annoncer un ſuccès glorieux.

DIDON.

Allons. C'eſt trop attendre, il eſt tems de s'inſtruire.

SCENE III.

BARCÉ, DIDON, ELISE.

DIDON.

Ah! Barcé, que fait-on, & que viens-tu nous dire?

BARCÉ.

Dans ces lieux effrayés, la paix eſt de retour,
Madame, à la clarté des premiers feux du jour,
J'ai vu de toutes parts ſur nos ſanglantes rives,
Des Africains rompus les troupes fugitives;
Carthage eſt délivrée, & ſes Peuples ſi fiers,
Du bruit de votre nom vont remplir les déſerts.

DIDON.

Qu'entends-je! Quels ſuccès! Et puis-je enfin le croire!
Cher Amant! C'eſt à toi que je dois la victoire!
L'amour le fait combattre, il le fait triompher:
Craintes, larmes, ſoupçons, je dois vous étouffer.
Enée à mes regards va-t-il bientôt paroître?

BARCÉ.

Madame...

DIDON.

Eh bien! Barcé?

BARCÉ.

Je m'allarme peut-être :
Mais ce Héros encore n'a pas frappé mes yeux ;
Et même on n'entend point ces cris victorieux
Que, libre & respirant une barbare joie,
Le Soldat effréné jusques au Ciel envoie.
J'ai vu les Tyriens, confusément épars,
S'avancer en silence au pied de nos remparts.

DIDON.

Dieux! que me dites-vous? On ne voit point Enée!
Cependant il triomphe. Aveugle destinée!
Au sein de la victoire as-tu tranché ses jours?
Ah! ne différons plus, suivez mes pas, j'y cours.
Mais je vois Madherbal, que va-t-il nous apprendre?

SCENE DERNIERE.

DIDON, ELISE, BARCÉ, MADHERBAL.

DIDON.

A de nouveaux malheurs faut-il encore s'attendre.
A Madherbal.
Hâtez-vous, dissipez le trouble de mon cœur.
Le Ciel a-t-il enfin épuisé sa rigueur?

MADHERBAL.

Non, non; vous triomphez, Madame, & la victoire
Vous assure le Trône, & vous comble de gloire.
Pendant que l'ennemi, dans les bras du sommeil,
Différoit son attaque au lever du soleil,
Le Héros des Troyens assemble nos Cohortes,
Leur parle en peu de mots, & fait ouvrir les portes.
On invoque les Dieux, sans tumulte & sans bruit,
Nous marchons. Le silence & l'horreur de la nuit,
Dans le cœur du Soldat, plein d'un noble courage,
Versent la soif du sang, & l'horreur du carnage.
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités.
Aussi-tôt le signal vole de bouche en bouche.
On observe en frappant un silence farouche.
Tout périt, chaque glaive immole un Africain,

De longs ruisseaux de sang tracent notre chemin.
Le sommeil à la mort livre mille victimes,
Et le Ciel, seul témoin de nos coups légitimes,
Ne retentit encore, dans ces noires fureurs,
Ni des cris des mourans, ni des cris des vainqueurs.
Cependant on s'éveille, on crie, on prend les armes;
Iarbe court lui-même au bruit de tant d'allarmes.
Il arrive; il ne voit que des Gardes tremblants,
Des Soldats égorgés, des feux étincelants;
Et par-tout ses regards trouvent l'affreuse image
Des horreurs d'une nuit consacrée au carnage.
A ce triste spectacle, il frémit de courroux,
Et vole vers Enée à travers mille coups.
Les combattans surpris reculent en arriere,
Autour de ces Rivaux forment une barriere.
Ils fondent l'un sur l'autre, & bientôt leur fureur;
Egale leurs efforts ainsi que leur valeur.
Mais le Dieu des combats regle leur destinée.
Iarbe enfin chancele, & tombe aux pieds d'Enée.
Il expire aussi-tôt. Les Africains troublés,
S'échappent par la fuite à nos traits redoublés;
Et tandis qu'éclairé des rayons de l'aurore,
Le Soldat les renverse, & les poursuit encore,
Le Vainqueur sur ses pas rassemblant les Troyens;
Appelle autour de lui les Chefs des Tyriens:
» Magnanimes Sujets d'une illustre Princesse,
» Qu'Enée & les Troyens regretteront sans cesse;
» Sous les Loix de Didon puissiez-vous à jamais
» Goûter dans ces climats une profonde paix:
» J'espérois vainement de partager son Trône;
» L'inflexible Destin autrement en ordonne.
» Trop heureux quand le Ciel m'arrache à ses appas;
» Qu'il m'ait permis du moins de sauver ses Etats;
» Et que mon bras vainqueur, assurant sa puissance;
» Lui laisse des garants de ma reconnoissance.
» Adieu; plein d'un amour malheureux & constant;
» Je l'adore, & je cours où la gloire m'attend.

DIDON.

Juste ciel!

MADHERBAL.

A ces mots, il gagne le rivage;
Et bien-tôt son vaisseau s'éloigne de Carthage.

DIDON.

Je ne le verrai plus! L'ai-je bien entendu?

Quel coup de foudre! O ciel! Et l'aurois-je prévu?
Sur ces derniers transports je m'étois rassurée.
Quoi! Malgré ses sermens, malgré sa foi jurée,
Sans espoir de retour, il me quitte aujourd'hui;
Moi qui mourrois plutôt que de vivre sans lui?
Et qu'ai-je fait, ô Ciel! pour être ainsi trahie?
Ai-je d'Agamemnon partagé la furie?
Ai-je au secours des Grecs envoyé mes vaisseaux?
J'ai sauvé les Troyens de la fureur des eaux;
De mes bontés sans cesse ils ont reçu des marques;
J'ai préféré leurs chefs aux plus puissans Monarques;
Amans, Trône, remords, j'ai tout sacrifié,
Et voilà de quel prix tant d'amour est payé!
Elise, en est-ce fait? N'est-il plus d'espérance?
S'il voyoit mes douleurs, s'il sait que son absence....

ELISE.

Hélas! que dites-vous? Les ondes & les vents,
Propices à ses vœux....

DIDON.

Eh bien! je vous entends.
Il n'y faut plus penser. Ah! barbare! Ah! perfide!
Et voilà ce Héros dont le Ciel est le guide,
Ce Guerrier magnanime, & ce Mortel pieux,
Qui sauva de la flamme & son Pere & les Dieux!
Le Parjure abusoit de ma foiblesse extrême;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai du me défier,
Et de Laomédon connoitre l'héritier.
Cruel! Tu t'applaudis de ce triomphe insigne!
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat. Je mourrai, mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le Trône où le destin t'appelle,
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon Peuple héritera de ma haine pour toi:
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces Peuples rivaux, sur la terre & sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde;
Que pour mieux se détruire, ils franchissent les mers:
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'Univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore:
Qu'après s'être assouvie, elle renaisse encore;
Qu'ils violent entr'eux & la foi des traités,
Et les droits les plus saints, & les plus respectés;

Qu'excités par mes cris, les enfans de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;
Et puissent en mourant, mes derniers successeurs
Sur les derniers Troyens être encore mes vengeurs.

ELISE.

Quels effroyables vœux! & quel transport de haine!
Cachez des mouvemens peu dignes d'une Reine!
Au sein de la victoire oubliez vos revers.

DIDON.

Ma honte & mon amour remplissent l'Univers;
J'en rougis. Il est temps que ma douleur finisse.
Il est temps que je fasse un entier sacrifice;
Que je brise à jamais de funestes liens:
Le Ciel, en ce moment, m'en ouvre les moyens:
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon ame
La fuite d'un parjure, & l'excès de ma flâme,
Contre lui, justes Dieux, ne les exaucez pas.
(*Elle se frappe.*)
Mourons.... à cet ingrat, pardonnez mon trépas.

MADHERBAL.

Ah! Ciel! Quel désespoir! O fatale tendresse!

DIDON.

Vous voyez ce que peut une aveugle foiblesse:
Mes malheurs ne pouvoient finir que par ma mort.
Que n'ai-je pu, grands Dieux, maîtresse de mon sort;
Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente,
Qui fait les vrais plaisirs d'une ame indifférente!
J'en ai goûté long-temps les tranquilles douceurs;
Mais je sens du trépas les dernieres langueurs....
Et toi, dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi, qui ne m'entend plus, adieu, mon cher Enée;
Ne crains point ma colere.... elle expire avec moi,
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi.

FIN.